

Notes sur quelques anthropologues lus par Freud (texte non rédigé)

Citation de Freud à propos de Robertson Smith (*Moïse*, p. 236-7) :

« Mais avant tout, je ne suis pas ethnologue, je suis psychanalyste. J'avais le droit de tirer de la littérature ethnologique ce que je pouvais utiliser pour le travail analytique. Les travaux du génial Robertson Smith m'ont fourni de précieux points de contact avec le matériel psychologique de l'analyse, des indications pour son utilisation. Je n'ai jamais trouvé de terrain de rencontre avec ses adversaires. »

Parlant de l'énormité de la production ethnologique de la fin du XIXe siècle, « Les choses sont embrouillées » dit Freud.

Je n'entrerai pas dans les discussions sur les rapports entre cette anthropologie et la psychanalyse ... Freud lui-même en donne une analyse détaillée dans le 4^e chapitre de *Totem et Tabou*.

Donc je voudrais juste donner un aperçu de quelques « points de contact » et de divergences absolues – indiquer quelques schèmes de pensée, quelques inférences ou déductions chez ceux que Freud a lu très minutieusement (avec peut-être quelques échos contemporains) et quelques élaborations imaginaires de ces anthropologues, que Freud a critiqué vigoureusement.

On dispose d'un certain nombre de mots : inceste, interdit, prohibition, évitement, crainte ou horreur de l'inceste... le totémisme et l'exogamie, les relations de parenté, filiation et descendance, relations d'alliance, les tabous, les restrictions sexuelles, la division sexuelle du travail... la valence différentielle des sexes...

Pour le titre du premier chapitre Freud a choisi le mot *Inzestscheu* – *Scheu* est traduit par Strachey : *horror* ; en français tantôt crainte, tantôt horreur. Freud ne dit pas *Abscheu* = abomination.

Plusieurs difficultés énormes :

- Une Interrogation moderne, mais aussi ancienne, (spécialement grecque) : l'inceste : l'impossible à dire, impossibilité d'accoler un mot et un réel – gorge nouée comme Antigone qui pousse de petits cris d'oiseau – le point exquis où les sens des mots se brouillent.
- La différence entre exogamie et prohibition de l'inceste : les anthropologues ne font pas la différence.
- La différence entre interdit et tabou – par-delà les conceptions primitivistes des anthropologues, pour qui le « tabou » signe la mentalité des peuples dit primitifs.

Je pose d'emblée que chez Freud, il ne s'agit pas d'un « tabou » de l'inceste : toute la structure du livre est là pour le démontrer : la « crainte de l'inceste » est détachée dans le 1^{er} chapitre : un anthropologue, frotté de psychanalyse, Alfred Koebler, remarquera la construction particulière du livre, son déploiement entre ce premier chapitre sur la crainte

de l'inceste et le dernier, qui donne le principe organisateur. Les 2^e et le 3^e chapitres, sur les tabous, sur l'animisme, ne comportent aucune mention de la question de l'inceste.

Freud parlera dans son article de 1918 de « tabou de la virginité », en relation avec la perception d'un danger, celui de la castration.

Dans *Totem et Tabou*, il utilise tous les mots possibles, éloignement, évitement, etc. Lorsqu'il lui arrive de dire « les deux tabous du totémisme », c'est en guise de citation des anthropologues. L'« interdit » apparaît dans le dernier chapitre – en relation avec les deux désirs œdipiens.

À l'époque de Freud, 2 questions sont prévalentes :

- La question de la modalité de l'évolution – continue, unilinéaire – des sociétés, et les traces qui peuvent en subsister dans les sociétés modernes.
- 2^e question, celle de l'origine : origine de la société, de la religion, de la morale. Comment penser l'origine du totémisme et de l'exogamie ; ces 2 institutions sont-elles liées nécessairement ? L'exogamie précède-t-elle le totémisme ? D'où des tentatives de reconstitution d'états archaïques.

De chronologie, de transition, d'origine, Freud ne se préoccupe pas et refuse toute interprétation continuiste de passage de la nature à la culture. Ce qui l'intéresse, c'est la rupture inaugurale. Il dit, en réponse à un exposé de Victor Tausk, que « de l'origine de l'interdit de l'inceste, on ne peut rien dire » (*Minutes*, V,1913). Il se sert de Darwin contre toute hypothèse évolutionniste, disant : « Il va sans dire que Darwin n'accorde pas la moindre place aux débuts du totémisme... l'état primitif de la société n'a été observé nulle part ».

Pour le dire très rapidement, Freud désarticule complètement les théories des anthropologues. La question posée est une question d'ordre logique : comment faire surgir la Loi ? Il affirme un principe civilisateur unique, qui permet l'articulation de l'exogamie - qui, dit-il, « représente la prohibition de l'inceste » – réglant les rapports entre les sexes, et le totémisme, qui en fixe l'orientation symbolique, avec le meurtre du père.

Par ailleurs, et toujours dans la lignée de l'évolutionnisme, les anthropologues de cette époque sont pris dans la discussion autour du livre de Bachofen : *Das Mutterrecht* (en 1861) – discussion qui va irriguer pendant un siècle l'ethnologie, la littérature et la poésie. Un matriarcat a-t-il existé ? A-t-il été un stade précédant le patriarcat ?

Presque tous les ethnologues récusent son existence, ne confondant pas matrilinearité et pouvoir des femmes. James Frazer, qui évoque un âge précoce de la société, marqué par le rôle secondaire du père, distingue cependant *mother-kin* et *mother-rule*, filiation maternelle ou droit des mères – et loi des mères ou pouvoir maternel.

Mais le fantôme du matriarcat, l'imaginaire matriarcal rôde, (les incestes des jeunes dieux avec leur mère, etc.)

Jung évoque l'hypothèse « d'une époque antérieure, aculturelle, de droit maternel où le penchant à l'inceste aurait été plus réel qu'à celle, plus tardive, du droit paternel » (*Corresp* II, p. 274). Freud lui répond : « La psychanalyse fournit des arguments contre le matriarcat : le matériel de Bachofen peut tout aussi bien représenter des désirs » (*Minutes*, t. IV, p.206). Dans *Totem et tabou*, Freud règle aussi ses comptes avec Jung, et les métamorphoses de la libido.

On retrouve les traces de cet imaginaire, quoique modifié, chez Lou Andreas Salomé, dans son texte « *Ce qui découle du fait que ce n'est pas la femme qui a tué le père* » : le rêve de voir s'accomplir dans le sexuel « non pas quelque chose de cru, d'isolé » ... mais le sentiment du Tout, un au-delà de l'interdiction de l'inceste.

On pourrait mettre l'accent chez ces anthropologues sur 2 points :

- Quelle place donnent-ils à la sexualité, quelle conception du « sexuel » est portée par ce qu'ils disent sur la prohibition de l'inceste ? De fait, peu de chose. Ce sont des protestants qui essayent d'établir des rapports entre les Arunta d'Australie et la Bible.
- Comment entendent-ils ces références continues aux substances et fluides corporels – chair, os, sang, sperme, etc.

Ils sont pris entre les discours de leurs informateurs de terrain et les textes chrétiens : « ceci est mon corps, ceci est mon sang » – ou la formulation « una caro », « une seule chair » qui qualifie, soit le couple de l'homme et de la femme, soit, dans une autre version, l'enfant (cf l'article de Jacques Lebrun sur F. Héritier, publié dans les *Carnets*).

Un glissement s'opère chez Durkheim, qui construit une théorie de la symbolisation.

TABOU

Quelques remarques sur le mot : mot découvert au milieu du XIXe siècle, en Polynésie, par Cook, et repris par les fondateurs de l'anthropologie britannique : Edward Tylor, James Frazer, William Robertson Smith (1846-94). Le mot est réinterprété par eux à partir de la lecture de la Bible, et glisse vers les notions, soit de sacré, soit de saint. Il arrivera ainsi que la Bible soit appelée le Livre tabou.

En polynésien, il existe un autre mot pour dire interdit (cf un article de Éric Drouet sur internet)

Freud dit : « nous ne possédons plus la notion qu'il désigne. On peut considérer que le sens correspond au mot latin *sacer*, au grec *agos*, et au *kadish* hébreu.

Freud dit bien *agos* et non *agios* : *agios* correspond au mot saint. *Agos* correspond très exactement au *sacer* latin, comportant la même ambivalence. C'est faire immédiatement la différence entre le « sacré » et le « saint ». La remarque de Freud est encore plus précise.

« Sacré » en français ne correspond pas à *sacer* : sacré signifie qui a été consacré.

Le mot tabou signifie « réservé à », ainsi l'homme réservé au sacrifice sera dit tabou ; est tabou ce qui est soustrait à l'usage ordinaire, et mis en réserve. C'est le sens de « *sacer* » signifiant « séparé », sens que l'on retrouve dans l'expression « *homo sacer* », dont l'unique mention dans un texte juridique latin a inspiré Agamben.

Ce qui est « réservé à » est donc interdit pour un autre usage, ou un autre lieu ou personne.

La signification diverge, dit Freud, dans deux directions : - le sacré (*heilig*) — et l'inquiétant, l'interdit, l'impur.

On retrouve le problème des mots à double sens, tel *altus* qui signifie à la fois haut et profond : on pourrait dire que ces mots indiquent la position du locuteur.

le mot tabou est donc biface, signalant une séparation – séparation de lieu, de nature, comme la séparation entre sacré et profane . Le tabou, disent les anthropologues, et S. Reinach, source aussi de Freud, désigne un ensemble de restrictions et obligations rituelles, attachées à certaines personnes, certains lieux et objets. Reinach ajoute, le caractère distinctif du tabou est qu'il est immotivé, qu'il s'impose de lui-même. Wundt dit : c'est le plus vieux code non écrit de l'humanité, « plus ancien que les dieux », antérieur à toute religion : Wundt y voit une préambivalence originaire, qui serait ce qu'il nomme le « démoniaque ». Freud réaffirme contre Wundt l'ambivalence pulsionnelle.

Pour les anthropologues, dire que l'autre face signifie l'inquiétant, puis l'impur, renvoie à ce qu'ils ont appelé l'ambivalence du sacré. La réflexion sur le sacré, et les tabous qui apparaissent y être associés, a impliqué (comme on peut le voir chez Robertson Smith) une autre notion, celle de contagion. Les interdictions de contact, de contiguïté, qui entourent les lieux, les personnes, supposent que le sacré est conçu comme contagieux : s'il habite certains lieux, il peut se répandre et peut détruire celui qui s'en approche. C'est risquer le contact entre des énergies quantitativement dissymétriques. Le sacré impose le respect d'une limite.

La réflexion ultérieure sur le tabou prendra des directions différentes : on pourra l'analyser comme dessinant une topologie sociale, comme on le voit avec les tabous entourant les chefs, etc (cf les analyses de Freud dans le 2^e chapitre) – topologie sociale, voire politique. Les tabous (je renvoie à un article d'Éric Drouet) deviennent opérateurs de multiples et complexes hiérarchies, sociales et politiques ...

Les théories évolutionnistes se servent de la notion de tabou d'abord pour distinguer entre ce qu'on appelle « superstition » et religion, ou religion et magie.

La caractérisation du sacré et de sa contagiosité doit beaucoup à la pensée de William ROBERTSON SMITH (1846 -1894).

Robertson Smith est un personnage essentiel. Fils d'un pasteur anglais, il est historien des religions, enseigne l'hébreu et l'arabe, entend faire une analyse critique du texte de la Bible dans la lignée de Spinoza — il sera excommunié par son église évangélique. Il publie « La religion des Sémites » en 1889 (qui ne sera jamais traduit en français). C'est de Robertson Smith que Freud tire cette pièce essentielle de son dispositif qu'est le repas totémique — en en modifiant le sens – et Durkheim dira que la lecture de Robertson Smith fut pour lui une révélation. Robertson Smith est héritier de Mac Lennan qui formule l'hypothèse que le totémisme a été un stade universel, et qu'il a toujours deux aspects, social et religieux. Robertson Smith affirme qu'on peut trouver des survivances du totémisme dans les religions du Livre, et il entreprend une démarche généalogique. Il émet l'hypothèse que chez les Sémites, les dieux ne sont pas des entités séparées, mais coexistent en permanence avec les hommes dans des relations de parenté : « *kinship* », désignant à la fois alliance et descendance. D'où le sens du sacrifice totémique : le sacrifice n'est pas d'abord un don fait par les hommes à des dieux transcendants, mais un rapport de communion avec les dieux, dans la consommation rituelle d'animaux. Il n'est donc pas un sacrifice d'expiation, il n'y a pas de faute à expier. C'est la communion originelle avec le dieu qui est célébrée. Le dieu est présent deux fois, comme le reprend Freud, celui qui mange, celui qui est mangé dans

l'animal totémique. Cette proximité avec les dieux, qui n'est pas biologique, recourt à des images biologiques, en particulier celle du sang, et le sang exprime un lien d'obligation.

Robertson Smith introduit une définition particulière du tabou, lié à l'idée du lieu, lieu du sacrifice, qui détermine frontière et contagion. Le lieu se manifeste à ceux qui l'approchent de manière ambivalente. Mais il faut alors distinguer deux sortes de tabous : les tabous de la magie et des tabous véritablement religieux : ces tabous religieux, qui sont à l'origine de la religion, de la morale, sont ceux qui manifestent le respect dû à ce pouvoir allié aux hommes : « La religion est une force morale... elle s'adresse à des êtres apparentés et amicaux ». À côté de cette parenté totémique, subsistent les tabous magiques, liés à des craintes à l'égard d'êtres surnaturels, malveillants. Or les sociétés sont sujettes à des accidents, les craintes magiques l'emportent, le lien avec le dieu est toujours instable, et se défait ; il devient nécessaire de le restaurer par un autre sacrifice. Ce sont les craintes magiques qui, en quelque sorte, sont le moteur de l'histoire, et qui obligent le sacrifice à prendre un sens nouveau : celui d'expiation d'une faute, de don à la divinité.

Pour Robertson Smith, les tabous prennent alors de nouvelles formes, et se rapprochent de la notion de possession (« ba'al »), de propriété des dieux.

Robertson Smith conclut : « un système rituel doit toujours rester matérialiste, même si son matérialisme est déguisé sous le vêtement du mysticisme ».

INCESTE

C'est un mot latin, *incestus*, c'est-à-dire que les latins inventent un mot pour nommer l'inceste.

Incestus est la négation de *castus*, qui signifie « éduqué », « qui se conforme aux règles, aux rites, pieux, vertueux », « pur ».

Mais le mot est contaminé par les sens liés à un autre verbe, *careo*, qui a des sens juridiques et religieux : manquer, au sens de faire défaut, ressentir le manque de, être privé de, se tenir éloigné de.

Donc *incestus* indique la négation de la règle, et la négation du manque, c'est-à-dire est *incestus* celui qui a perdu l'idée qu'il y a quelque chose de supérieur à l'individu – qui opère une transgression de l'ordre humain, du sort qui est réservé aux hommes.

En grec, il semble bien qu'il n'y ait pas de mot : c'est le crime sans nom. On emploie souvent le mot *anosios* ; *osios* désigne : ce qui est permis aux hommes par les dieux. L'inceste est un acte infâme, odieux à la divinité.

Platon, *Lois* VIII 838c : il existe une « loi non écrite » car « personne ne tient un autre langage ». Faire régner cette loi, dit-il, est la chose à la fois la plus facile et la plus difficile ; facile, car elle est sacrée, mais, en ces temps d'incrédulité, il faut, en marge du « sérieux et du zèle tragique », une « moralité de second ordre », celle de l'opprobre social, du déshonneur. Sinon, il faut s'efforcer de cultiver la tempérance, ce qui reste incertain.

Freud évacue toutes les hypothèses sur la « crainte » de l'inceste, qui invoquent des motifs psychologiques (la jalousie du mâle le plus âgé chez Darwin et surtout Atkinson), biologiques, hygiénistes.

Il a affaire en particulier avec l'hypothèse de WESTERMARCK (Helsinki 1862-1939) qui publie en 1891 *Histoire du mariage humain*.

Tout pour Westermarck est affaire d'instinct : « toutes les institutions sont, dans une large mesure, fondées sur des instincts », y compris la conscience morale. L'horreur de l'inceste est universelle, pas pour des raisons hygiénistes, comme le pensait Morgan.

Mais il y a un instinct, une aversion innée, qui crée une impossibilité psychique.

HAVELOCK ELLIS propose une variante : l'évitement de l'inceste est plutôt dû à une indifférence sexuelle, « les stimuli ont été émoussés » par la familiarité, le rapprochement quotidien.

On trouve un relai chez JUNG : on ne voit pas, dit-il, comment le fils grandissant pourrait avoir un intérêt érotique pour sa mère vieillissante. FREUD dit à Ferenczi : « un type brutal ».

A cette thèse rémanente de Westermarck s'oppose immédiatement FRAZER, par deux arguments : - on ne voit pas comment une absence de penchant se transforme en aversion - 2^e : ce que reprend FREUD : on ne voit pas pourquoi un instinct aurait besoin d'être renforcé par une loi ; il vaut mieux supposer qu'un instinct naturel pousse à l'inceste

A ces critiques, Westermarck répondra : s'il y a un penchant, il s'agit d'anormalité, de bestialité, etc...

On recense plusieurs hypothèses : soit l'exogamie est indépendante du totémisme (ex ; McLennan, l'exogamie est la survivance de l'enlèvement des femmes). Soit l'exogamie est une pièce essentielle du totémisme : on retrouve l'invocation du lien de sang.

La théorie de DURKHEIM donne un état de la réflexion anthropologique et éclaire les apories de la question.

Son article « La prohibition de l'inceste et ses origines », est publié en 1897 dans le 1^{er} numéro de la revue « l'Année sociologique », qu'il fonde. Il rend hommage à Robertson Smith pour avoir rendu possible une étude sociologique des religions en ce qu'il ne s'est pas contenté d'une étude comparative des religions mais à dégager des structures présentes de façon variable dans toutes les religions.

Durkheim procède presque par déduction.

Pour comprendre une règle sociale, il faut remonter, dit-il, à ses origines ; les transformations ultérieures gardent trace de l'origine

- 1^{ere} affirmation : l'origine de la prohibition de l'inceste est l'exogamie. Je rappelle que Freud dira : l'exogamie « représente » la crainte de l'inceste.
- L'exogamie est solidaire de la constitution en clans, et le totémisme est la forme de religion correspondant au clan. Le clan est la 1^{ere} forme d'un système de parenté, « première forme de parenté socialement constituée » – émergeant de la masse

amorphe initiale dont nous n'avons pas d'exemple. La relation est réciproque : pas de clan qui ne soit exogame. Le totémisme suppose que l'unité du clan tient à l'idée d'un ancêtre commun. Mais le totem n'est peut-être qu'un emblème, et l'ancêtre commun comporte une grande part de fiction (des adoptions, etc) . Il dit qu'il ne distinguera pas entre relations sexuelles et relations d'alliance (pas de critère) : « la règle d'exogamie s'applique à toutes les relations sexuelles ».

Ensuite viennent de longs développements sur les classes matrimoniales... Il pose l'hypothèse couramment affirmée : la filiation a commencé par être utérine, donc le totem est d'abord celui de la mère – sans pour autant souscrire à l'hypothèse du matriarcat.

Mais la matrilinearité conjuguée à la patrilocalité tend à diversifier les totems, en ajoutant des totems territoriaux, et la loi de l'exogamie renverse la filiation utérine. Lorsque la filiation agnatique s'instaure, il y a affaiblissement du totémisme :

- Quelles peuvent être les causes de l'exogamie ?

Deux possibilités :

- Soit l'exogamie est propre aux sociétés inférieures : ce sont les théories de Mc Lennan, Lubbock. On aurait commencé par des actes violents, rapt, razzia, avant d'en venir à des actes contractuels. Ou bien on attribue aux « primitifs » la perception des conséquences de la consanguinité (Morgan), ce qui est irrecevable. L'exogamie n'a qu'un rapport très secondaire à la consanguinité.

- Soit c'est un état constitutif de la nature humaine... On pourrait parler d'horreur du sang : mais c'est poser la question, non la résoudre... Étant donné l'extrême variabilité des formes de l'exogamie, ce ne peut être qu'un fait éminemment social.

- Quel fait social ?

L'exogamie n'est qu'un cas particulier d'une institution religieuse : le tabou, qui est à la base de toutes les religions.

Durkheim reprend la définition classique du tabou, et, de Robertson Smith, l'idée d'une consubstantialité du clan, du partage d'un même sang. Mais il donne une nouvelle orientation à la notion de sacré : le sacré n'est pas seulement le contagieux, ce qui est doué d'une puissance supérieure, mais le séparé, l'interdit. La base de ce fait social qu'est toute religion est la séparation entre le sacré et le profane, que les tabous ont la charge de maintenir, et la peine automatique pour une transgression, l'« horreur » qu'elle inspire montre la nature religieuse de l'exogamie. Un problème est laissé en suspens par Robertson Smith : s'il a mis en lumière l'ambivalence du sacré, il n'a pu en donner une explication.

- Il apparaît pour Durkheim que l'exogamie n'est qu'une partie de toutes les interdictions de contact qui s'établissent entre les sexes, dans tous les actes de la vie quotidienne. Les deux sexes doivent éviter tout contact dans un même clan. Cela doit dépendre de quelque caractère d'ordre religieux dont est empreint l'un des sexes.

Or on s'aperçoit que ce système de prohibitions doit tenir étroitement aux idées que le primitif se fait du sang – et du sang menstruel (Durkheim rejette l'idée d'impureté).

Tout espèce de sang est l'objet de sentiments analogues. Tout sang est redouté. Toutes les fois que le sang d'un membre du clan est versé, il en résulte un véritable danger public. Ce qui domine est l'idée que le sang contient le principe vital divin. Le sang est tabou de manière générale. Et la femme est « de manière chronique, le théâtre de manifestations sanglantes ». La femme est toute entière tabou pour les autres membres du clan. La

séparation des sexes s'effectue dans la division du travail, dans les activités religieuses et quotidiennes. Il y a même souvent entre les sexes une différence de langues.

- Mais d'où viennent ces propriétés magiques attribuées au sang ?

Du totémisme, de l'idée de l'unité substantielle. « C'est à la lettre que les membres du clan se considèrent comme une seule chair, celle de l'être mythique dont ils descendent ». La substance vivante, tout en se divisant dans les individus, garde son unité. Le sang exprime « sous forme matérielle l'unité collective » (cf. Robertson Smith : les pactes de sang). « C'est dans le sang que l'être totémique réside... Quand le sang s'écoule, c'est le dieu qui se répand » dit Durkheim. « Comme le dit la Bible, le sang, c'est la vie, l'âme de la chair ». Et étant donné l'antériorité de la filiation utérine, le sang de la femme a acquis une « valeur religieuse plus haute ». Les femmes du clan sont donc globalement isolées. Ici Durkheim introduit un écart entre les pratiques et les représentations et croyances : le sens donné aux rites se perd. Les croyances subsistent, dit-il, une « déchéance », avec la perte du sens du totémisme, et la dangerosité religieuse première se transforme en dégoût, en sentiment d'impureté. On pouvait voir dans la femme ou une magicienne dangereuse ou une prêtresse née. Mais « La situation inférieure qu'elle occupait dans la vie publique ne permettait guère qu'on s'arrêtât à la seconde hypothèse ».

Durkheim ajoute un dernier chapitre :

Ces origines de l'exogamie ont-elles un quelconque rapport avec notre conception actuelle de l'inceste ?

Notre éloignement de l'inceste est assez spontané et irréfléchi. Les lois d'interdictions de mariage n'expliquent pas l'horreur qu'inspire l'inceste. Cette horreur est assez proche de « l'horreur qu'éprouve le sauvage, à l'idée d'un mélange possible entre ce qui est tabou et ce qui est profane ». Or, ajoute Durkheim, « cette horreur est fondée ».

Il s'ensuit une analyse par Durkheim de « l'incompatibilité », dans nos sociétés, « *telles qu'elles sont actuellement constituées* » entre deux sphères, la sphère domestique et la sphère – disons – de la sexualité. (je laisse de côté les développements sur la sphère conjugale...)

La sphère domestique est dominée par l'idée de devoir : c'est un réseau d'obligations, dominé par l'idée de la loi morale.

« Il en est tout autrement des relations sexuelles, *telles que nous les concevons* » (italiques de Durkheim), l'amour exclut toute idée de règle, c'est le domaine de la liberté. Ce fut donc conçu comme danger pour la moralité.

On ne peut autoriser la confusion des deux sphères « sans ruiner les unes et les autres ».

« *Étant donné nos idées actuelles*, un homme ne peut faire sa femme de sa sœur sans qu'elle cesse d'être sa sœur ».

Mais cette réponse n'est pas une solution.

Il faut songer aux grandes difficultés qu'il a fallu surmonter pour instaurer l'interdit de l'inceste, qui produisait une scission du groupe. Et il ne s'agit pas de considérer l'exogamie comme un accident contingent. Dans la longue histoire de nos représentations et croyances, Durkheim envisage des dérivations, qui restent énigmatiques, à partir de

l'exogamie, qui ont conduit les sociétés à maintenir une séparation des sexes, telle qu'elle se présente dans les sociétés contemporaines. Elle est à la fois la cause et la résultante d'une divergence entre notre morale qui est celle de l'impératif catégorique, et la perception d'une amoralité fondamentale de la vie sexuelle.

Durkheim en tire une règle méthodologique : les faits sociaux qui consistent en représentations et sont le produit de représentations ne peuvent être saisis par une approche linéaire et téléologique. Les effets de ces représentations agissent sur les causes dont elles résultent. La question de la prohibition de l'inceste est un exemple de ce cercle.

Deux remarques :

- M. Godelier : lorsqu'avec l'hominisation, la sexualité a cessé d'être périodique et est devenue « généralisée », elle est aussi sortie de l'univers de la reproduction naturelle. Devenue « polymorphe et cérébralisée », on peut dire qu'« en elle-même la sexualité humaine n'a aucun sens social », ou, disjointe de l'impératif de reproduction, elle est a-sociale ». La prohibition de l'inceste apparaît comme un « sacrifice de la sexualité », pour la continuation de la société.

- Philippe Descola :

Des ontologies distinctes

Dans l'index, ni inceste ni exogamie